

DES ARBRES SUR LA BANQUISE
MI-OCTOBRE SERGE RICCI



DES ARBRES SUR LA BANQUISE

MI-OCTOBRE SERGE RICCI

REVUE DE PRESSE

Serge Ricci

Les 19 et 20 mai, la compagnie Mi-Octobre présentera aux Rencontres de Seine-Saint-Denis Des arbres sur la banquise, une création de son chorégraphe Serge Ricci. Nous avons assisté au processus de création à travers des répétitions fonctionnant comme un atelier collectif. Passionnant.

Par Maxime Fleuriot

L'artisan du vivant



Serge Ricci n'est pas un nouveau venu dans la danse contemporaine, ses premiers travaux chorégraphiques, présentés aux Hivernales, remontent à 1994. Cela dit, force est d'avouer que c'est en 2005 seulement que j'ai vu pour la première fois une de ses pièces, *Au nombre des choses*. Plus qu'une bonne surprise, une révélation, confirmée depuis avec *Par-dessus bord*, *les Hommes scotchés*, *Vanishing Act*, *Je n'ai pas voulu mourir*. Une danse vivante, énergique, drôle, sensuelle, poussant parfois assez loin la folie (le chien du chorégraphe qui se promène sur scène puis se met à aboyer sur les spectateurs). Une vision du monde à la fois enfantine et désespérée. Une manière de jouer ensemble en utilisant toute la boîte à magie du théâtre pour mieux repousser la désespérance du monde. Bref, un travail savoureux, réjouissant pour les sens et l'intellect.

Autour de moi, je constate avec surprise que le nom de Ricci est associé aux années 1990, à quelque chose de gentil mais d'un peu dépassé. Pur ma part, je considère que ce qui se joue là figure parmi les travaux les plus réjouissants de cette fin des années 2000. Rendez-vous pour juger sur pièce (c'est le cas de le dire) au Festival des Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis.

28 janvier 2009 – Paris

Serge Ricci est un grand homme. Physiologiquement parlant. Grand et mince. Souriant. Affable. On le rencontre à proximité du marché Saint-Pierre, où il vit. Il nous livre qu'il vient volontiers la nuit près du marché chercher des chutes de tissu qu'il recycle dans ses spectacles. Un goût pour le bric-à-brac et les falbalas. Son petit chien, déjà croisé sur scène dans sa pièce *Au nombre des choses*, se tient sagement à ses pieds. Fabien Almakiewicz, son comparse, plasticien de formation, l'accompagne. Au fil des années, le duo, devenu inséparable, co-signe de plus en plus les pièces.

La conversation va bon train autour de la prochaine création : *Des arbres sur la banquise*, présentée aux Rencontres. Étonnant pour un chorégraphe déjà ancien dans le métier, d'être programmé au festival dirigé par Anita Mathieu, connue

surtout pour son rôle de tête chercheuse. Une occasion en tout cas de redonner à voir ce travail quasi ignoré des programmeurs.

Pour le moment, Serge et Fabien expliquent les leitmotifs de leur création. Le phasme par exemple, cet insecte dont la particularité consiste à prendre l'aspect d'une branche, d'une feuille... Une manière d'interroger le rapport de la figure et de son environnement, de mélanger l'un et l'autre, de jouer sur les illusions de la perception, ce que les deux hommes, en magiciens habiles, affectionnent particulièrement.

5 février 2009 – Studio Micadanses – Paris

Nous sommes au début de la création. Tous les danseurs sont là : Fabien Almakiewicz, Brigitte Asselineau, Yann Cardin, Cyril Geeroms, Aurélie Mouilhade, Cathy Pollini. Serge Ricci reste volontairement dehors pour regarder. Chaque interprète enfle des bouts de tissu improbables superposés les uns sur les autres. Peu à peu apparaissent des créatures indéfinissables qui tiennent à la fois du clochard et du « modeux » qui aurait définitivement pétié les plombs. Dans un coin de la scène, une coupe comme celle que l'on remet après une compétition sportive, un trophée. « Un jour, l'idée est venue comme ça. Il faut dire qu'on travaille beaucoup depuis *Au nombre des choses* sur la notion de vestige ».

Chacun prend une place définie dans l'espace, debout, immobile. Soudain tous les danseurs se mettent à bouger ensemble, très rapidement. Les places s'échangent. Jeu de croisement. Ça fuse dans tous les sens. Le mouvement est un peu saccadé, dopé d'énergie. Les visages sont pour la plupart cachés. On a l'impression étrange d'être face à une espèce de communauté mi-elfes, mi-crétins, aux codes bizarres, impénétrables. On sent une grande écoute de la part de chacun pour le mouvement d'ensemble. Soudain, au même moment, tous se figent. Quelques chutes rapides, puis un mouvement de course effréné, les uns derrière les autres. Serge Ricci prend la parole : « Vous vous arrêtez. Chacun prend un moment avec lui-même. Puis vous faites un geste. Au choix ».



Serge Ricci

Pause, puis reprise du travail. Cette fois, seuls Brigitte, Fabien, Yann et Cyril sont sur scène. Juchée sur le corps des trois hommes, Brigitte n'a de cesse de bouger, de passer de l'un à l'autre en utilisant tous ses appuis. La masse des vêtements couvre en grande partie les corps et les visages des trois hommes. Une architecture mouvante se dessine sous nos yeux, propice à tous nos délires, à toutes nos projections : monstres étonnants, corps de géants solidaires, organismes à plusieurs paires de bras. Des images naissent sans avoir été programmées. Par exemple, celle d'une Belle au bois dormant couchée sur un grand matelas humain.

En réalité, c'est là que les problèmes commencent : faut-il fixer ces images surprenantes, les répertorier au risque de les figer ou parier sur le fait que le principe d'improvisation est suffisamment clair pour permettre de retrouver l'essentiel la fois d'après ? Une question que se pose tout chorégraphe. Chez Serge Ricci, les pièces ne sont pas (volontairement) écrites. L'idée, c'est

plutôt de conserver à l'intérieur d'un canevas précis une part d'improvisation pour préserver la respiration, le vivant, pour que le mouvement une fois sur scène n'arrive pas pré-pensé, anticipé, mis sous conserve. Ricci n'hésite pas à le rappeler à ses interprètes : « C'est ça qu'il faudra essayer de ne pas perdre, cet état brut ».

Côté artisanal qui se retrouve dans les matériaux utilisés : chutes de tissu, bouts de scotch, cartons... Il y a chez Ricci une volonté de faire spectacle avec les matériaux pauvres, avec ce qu'on trouve, comme font les gosses. C'est d'ailleurs raccord avec l'esprit de la compagnie mi-octobre, qui fonctionne un peu comme un atelier collectif, un laboratoire sympathique sans mise au pas despotique. Si Serge Ricci et Fabien Almakiewicz assument au final le sens de la création, on sent combien celle-ci est nourrie par les interprètes, ouverte à leurs idées. Pour autant, on n'est pas non plus en présence, comme ça arrive souvent dans le champ de la danse, d'un chorégraphe en mal d'inspiration qui pique les idées de ses in-

terprètes. Le geste est proprement collectif et revendiqué comme tel. Que ce soit dans la collaboration avec les danseurs, avec Bérengère de Tarlé chargée du son, ou Boris Molinié chargé de la lumière, chacun pose sa touche et conserve sa liberté de penser. D'ailleurs, la compagnie n'hésite pas à s'ouvrir aux projets individuels de tel ou tel de ses membres. Ainsi d'Antonin Lambert, récemment parti vers d'autres horizons, qui, pendant plusieurs années, a mené un travail de vidéaste à l'intérieur de la compagnie, parallèlement à son activité de danseur.

28 mars 2009 – Potsdam

Après trois semaines d'interruption, le groupe se remet au travail. Direction Potsdam en Allemagne, pour finalisation des lumières et de la chorégraphie. Les costumes prennent leur aspect définitif. Toujours basés sur un principe de superposition de couches mais plus « propres », nettement moins fripes. La preuve.

Rencontres chorégraphiques du 93

Dans sept théâtres en Seine-Saint-Denis. Jusqu'au 5 juin. Tél. : 01 55 82 08 01.

DANSE. Vingt-trois spectacles, dont onze créations. Tel est le challenge des Rencontres internationales de Seine-Saint-Denis, principal « repéreur » de nouveaux talents.

FAUT-IL Y ALLER ? *Avec l'esprit d'aventure. On guette Maria Donata d'Urso pour la beauté, Serge Ricci pour la créativité, Bernardo Montet (même s'il n'est pas en solo), Emmanuelle Vo Dinh, Cécile Loyer et Thomas Lebrun. A.B.*

Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis

D e s c o r p s p l e i n s d ' e s p r i t
Expressions, interrogations, transgressions, créations... les Rencontres chorégraphiques, qui se déroulent du 11 mai au 5 juin en Seine-Saint-Denis, expriment le regard d'artistes engagés. Les 19 et 20 mai, trois spectacles au Forum vous invitent à l'émotion visuelle.

Pour leur huitième édition, les Rencontres chorégraphiques qui se tiennent du 11 mai au 5 juin dans une dizaine de villes de Seine-Saint-Denis poursuivent leur aventure explorant les espaces de création artistiques venus de tous horizons. « Dans ce monde qui globalise, uniformise, libéralise, les regards des artistes engagés nous bousculent, nous dérangent et créent une relation fondamentale entre le public et l'art contemporain », pointe Anita Mathieu, la directrice de ces Rencontres. Les 19 et 20 mai, le Forum accueille trois spectacles, canadien, kenyan et français.



«Les angles morts»

de Mélanie Demers

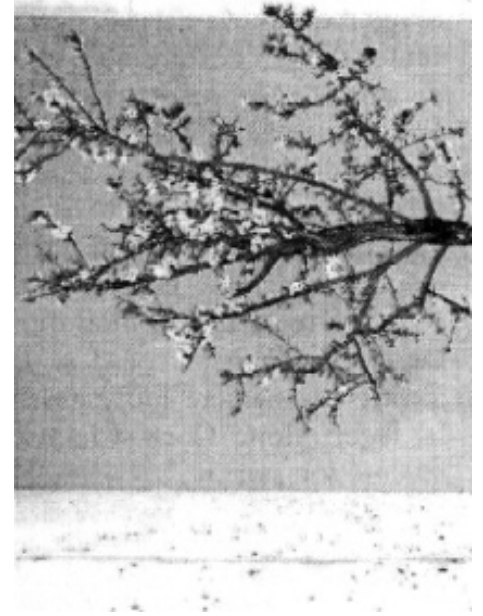
Le duo de Mélanie Demers, interprété par la chorégraphe et Jacques Poulain-Denis qui signe aussi la musique originale, nous amène à voir, sous tous les angles, même les angles morts, ces petits détails qui font que nous sommes tous semblables et en même temps si parfaitement distincts. Mélanie Demers est canadienne. Elle travaille depuis quelques années à l'élaboration d'un centre culturel en Haïti. Elle a fondé la compagnie Mayday en 2007.



«Border Border Express»

d'Opiyo Okach

Opiyo Okach signe la chorégraphie de ce solo qu'il interprète sur une musique live d'Alejandro Olarte (électroacoustique). La pièce prend pour point de départ l'image des centaines de «border border express» (taxi vélo) traversant chaque jour la frontière entre le Kenya et l'Ouganda, transportant des cargaisons de marchandises et faisant hurler leurs radios aux rythmes de la rumba congolaise ou bien des Beatles. «Border Border Express» fait partie du projet chorégraphique «Territoires en transgressions» qu'il a conçu. Directeur artistique de la Gàara Dance Foundation, Opiyo Okach organise notamment les Nairobi Dance Encounters.



« Des arbres sur la banquise »

de Serge Ricci

Cette création, pièce pour six danseurs, est une métaphore qui nous questionne sur l'improbable croisement des lieux. Dans un espace modulable livré aux zones mouvantes, les danseurs glissent d'un champ à l'autre, s'interrogent sur leur tracé. Avant et après le spectacle, pourront être visionnés les films sur le processus de création, réalisés par une cinquantaine d'étudiants d'architecture d'intérieur de l'École Camondo. Longtemps en résidence au Forum, Serge Ricci mène une recherche sur différentes techniques corporelles. L'évolution est palpable dans les créations formant le triptyque « Partiellement effacé » (2000), « Humor » (2001), « Endless » (2003). Avec le plasticien Fabien Almakiewicz, il cosigne « Au nombre des choses » (2005) et son solo accompagné « Par-dessus bord » (2006).

Les 19 et 20 mai au Forum. «Les angles morts» et «Border Border Express» à 19h30. «Des arbres sur la banquise» à 21h.

COMPAGNIE MI-OCTOBRE

Le 20 mai, 21h, Forum, 1-5 place de la
Libération, 93 Le Blanc-Mesnil,
01-55-82-08-01. (11-16€)

« Des arbres sur la banquise » ! Le titre de la nouvelle pièce de Serge Ricci fait jaillir des images délirantes mi-écologiques mi-fantastiques. Son sujet original : la métamorphose du sol gelé de la toundra sibérienne en boue, entraînant le déracinement des forêts. De cette source d'inspiration, le chorégraphe, en résidence au Forum Culturel du Blanc-Mesnil, a extrait l'idée d'un espace modulable aux contours incertains. Dans cette zone sans repères, six personnages s'adaptent comme on survit. Une métamorphose impeccable du chaos actuel.



Serge Ricci

Des arbres sur la banquise

19 mai - 20 mai 2009

Blanc-Mesnil. Le Forum

Des arbres sur la banquise, titre surréaliste et poétique au sens noble du terme répond à l'inquiétant scénario écologique qui nous est asséné.

Par Nathalie Rias



Nous ne serons pas bercés d'illusions. Les danseurs enfilent des couches de vêtements, sous nos yeux, nous faisant partager les étapes de leurs transformations physiques et sociales. Désillusionnés, nous les sommes aussi par un arbre arraché, suspendu par une sangle et se balançant à l'horizontale, jusqu'à ce que celui-ci nous soit montré dans la pénombre, bruissant, étrange nous laissant alors entrevoir...



Nous faire voir ce qui est caché derrière la banalité est un des aspects de cette pièce qui s'inscrit dans une démarche holistique. Les danseurs sont les entités d'un système complexe, dans lequel ils s'accompagnent, se frictionnent, s'opposent suivant cet axiome : se déplacer, déplacer, être déplacé. La métaphore est ici organique, un changement permanent s'opère sous nos yeux, l'idée d'adaptation amenant une reconfiguration est préférée à celle, avant-gardiste, de la destruction qui produirait de la nouveauté. De même, la nature est célébrée en tant que flot vital plutôt qu'au travers d'un discours écologique moralisateur et militant.



Dans ce mouvement continu des choses, les qualités d'adaptation nous sont montrées dans leurs singularités. Un homme sur des talons inconfortables avance en faisant crisser ses chaussures sur le sol pendant qu'un autre fait des pliés maladroits, embarrassé par le port de sabots. Malgré les difficultés, ces deux danseurs inventent leur propre écologie. Ici tout est question d'équilibre. De la même façon, des danseurs ayant des activités antinomiques vont finir par trouver des points d'adaptation tout en gardant leurs spécificités, les mutations s'opèrent avec une grande délicatesse, nous serions dans une utopie de la non préméditation.

La pièce est construite selon deux temps, une première partie se réfère à la renaissance et adopte une écriture du déploiement tandis que la seconde est une somme de petite séquences, de tentatives, de tableaux et serait plutôt du côté de la discontinuité. Ces deux époques sont mises en regard l'une par rapport à l'autre, la renaissance avec son changement de conception du monde qui la caractérise, son effervescence dans les domaines des arts et de la connaissance et notre monde contemporain, fragmenté. Ainsi les statues antiques grecques, les bas-reliefs sont revisités par les danseurs qui prennent les poses. De la même façon, la possibilité de devenir aujourd'hui une idole le temps d'un fait médiatique est suggéré. On ne peut manquer d'évoquer ici *Les Mots et Les Choses* de Michel Foucault dans lequel il définit différentes épistémès, celle de la Renaissance serait celle de l'histoire naturelle et la nôtre celle de la biologie.

Dans *Des arbres sur la banquise*, ces épistémès sont incarnées par les ports de vêtements. Dans la première partie, des couches recouvrent les corps, une sorte de yourte- identité selon le chorégraphe, une pelure d'oignon selon une conception psychanalytique. Dans le second temps de la pièce, on est passé de ce travail du relief, du corps pris dans une perspective à un monde plat, de la 3D à la 2D. Les danseurs n'enfilent plus les vêtements, ils sont posés contre leurs corps à la manière des panoplies des poupées en papier. L'un porte l'avant d'un costume, un autre l'arrière et de leur rencontre va naître l'idée d'une identité, celle-ci se faisant au contact et de façon transitoire.

Cet attrait pour le fugitif et le vivant se retrouve dans un moment folk et champêtre, les danseurs jouent de la conque, métissant le contemporain avec le traditionnel, sans hiérarchie, portant l'intérêt sur la qualité intrinsèque des choses, une démarche très apparentée aux sculptures de Dewar & Gicquel.

La pièce est lisible dans ses intentions tout en nous faisant vivre une expérience extrêmement sensible : pendant qu'un danseur agite violemment un bâton tel un faucheur, un autre, au premier plan, se fait fragile. Ces superpositions d'activités recréent l'idée de chaos. Un vêtement qui se déplie lors d'un saut nous éclabousse de ses couleurs, des rencontres improbables et surréalistes ne cessent de nous mettre en éveil, nous en oublions que cette pièce est très écrite et maîtrisée dans sa conception. Il faut aussi souligner l'importance du travail sonore mêlant cris de loups, trains, eau, ces différentes focales participant activement à notre perception de l'organique.

Œuvre(s)

- Conception : Serge Ricci, Fabien Almakiewicz
- Interprètes : Fabien Almakiewicz, Brigitte Asselineau, Yann Cardin, Cyril Geeroms, Aurélie Mouilhade, Cathy Pollini
- Musique : Bérengère de Tarlé (création sonore), Christian Fennesz (musique additionnelle)
- Lumières : Boris Molinié
- Plasticien : Jean-Claude Ruggirello
- Construction arbre : La Licorne Verte
- Costumes : Alexandra Gilbert
- Régie plateau : Jean-François Domingues

Des arbres sur la banquise

de Serge Ricci

Le tour de force de cette création sur la métamorphose et l'oubli est de jouer sur l'imaginaire du spectateur sans que jamais le propos ne sombre dans l'anecdotique ni la psychologie. Les danseurs sont d'abord recouverts d'un amas de vêtements, comme autant de couches, de strates de mémoire, ou à l'envi, de coquilles et de peaux de tous les animaux qu'ils peuvent incarner. Le temps suspend son vol, on peut se laisser aller à une vision onirique de ces corps qui changent de sens au gré des moitiés de robes, de pantalons, d'accessoires détournés de leur usage propre, enfilés puis remplacés. La scénographie, insolite avec pour seul témoin fidèle un arbre lui-même mobile, invite à un lâcher prise.

Coups de trompette, boîte à musique, cloches, ponctuent sur un mode ludique la création sonore fine et entêtante de Bérengère de Tarlé, qui épouse la forme enfantine de l'évolution douce de la danse. La gestuelle est simple, et peut provoquer un rapport entre ce qui est montré et le cerveau de l'ordre de la tension d'attente, sans pour autant verser dans la pression. Une pièce qui fait joliment affleurer l'inconscient.

Bérengère Alfort • Blanc-Mesnil / Rencontres de Seine-Saint-Denis.



Serge Ricci / Des arbres sur la banquise / L'instinct de survie

Le 22/01/2010 à 00:26



Photo J.Ley

Serge Ricci :

L'instinct de survie

Les évènements tragiques d'Haïti sont là pour nous le rappeler : l'Homme n'est pas toujours prêt à s'adapter à un séisme qui balaye et anéantit toute forme de vie en une fraction de seconde. Sensibilisé par la destruction rapide, voire inéluctable, de ce qui nous reste encore de nature, Serge Ricci et Fabien Almakiewicz se sont interrogés sur nos façons de réagir, le temps que la Nature renaisse de ses cendres. La multiplicité et la multitude de réponses obtenues a engendré un spectacle hors du temps, d'une richesse peu commune, qui fait travailler l'imaginaire de son public.

C'est une image de désolation qui attend le spectateur à son entrée dans la salle, le cataclysme venant de se produire. Un arbre magnifique, en pleine fleur, gît, là, à l'horizontale au dessus de la scène, déraciné. Des traces de lutte contre les éléments déchaînés sont gravées dans son écorce ; des fragments de rochers, témoins de sa résistance, demeurent enserrés par ses racines. Pourtant, une poésie indicible en émane. A ses côtés, un petit groupe d'hommes en haillons qui vont et viennent. En tous sens, indifférents, désemparés. Des rescapés sans doute, des survivants sûrement.

Quelques notes du premier concerto pour violon en la mineur de Bach se veulent apaisantes, les enjoignant à réagir. Ils se regroupent, endossent les uns sur les autres quelques vêtements épars, tentent de remettre un peu d'ordre dans ce chaos, de recueillir ce qui peut encore leur être utile. Leur danse est nerveuse, saccadée, désordonnée. Couvrant des bruits de chantier qui résonnent au loin, des hurlements de loups se font entendre. De plus en plus près, de plus en plus forts. Inquiétants.

L'Homme use de la conque pour signaler sa présence. Une chaîne de solidarité se forme. Mais ces êtres fragiles et démunis s'avèrent bien vite incapables de tenir un langage commun. Chez certains, la raison s'égaré, le découragement en rattrape d'autres. Le spectre de la mort traverse la scène. Chacun se raccroche à ce qu'il peut ou retrouve : une poupée, des chaussures, un pan de vêtement, un morceau de statue. Tous ces petits riens seront choyés, exposés. Les vestiges deviennent trophée. La vie va bientôt reprendre le dessus et l'Homme retrouver ses esprits. L'œuvre se termine sur le baiser d'un couple qui se forme, émouvant signe d'un retour à l'équilibre et à la vie.

J.M. Gourreau

Des arbres sur la banquise / Serge Ricci et Fabien Almakiewicz, Théâtre Paris-Villette, Janvier 2010. Dans le cadre de « Faits d'hiver ».

Spectacle créé aux Rencontres chorégraphiques internationales de Seine St Denis en Mai 2009.

Prochaines représentations : Forum, scène conventionnée du Blanc – Mesnil, Octobre 2010.

La compagnie est en résidence pour 3 ans au Théâtre Paris Villette depuis janvier 2010.

MI-OCTOBRE SERGE RICCI

10, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris
compagnie@mi-octobre.com
www.mi-octobre.com

Contact compagnie
Anne-Gaëlle Samson
00 33 6 81 69 67 82